

**Zeitschrift:** La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

**Herausgeber:** Comité central de la Croix-Rouge

**Band:** 26 (1918)

**Heft:** 2

**Artikel:** La service de santé d'une armée moderne

**Autor:** Marval, C. de

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-682463>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 31.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LA CROIX-ROUGE SUISSE

Revue mensuelle des Samaritains suisses,  
Soins des malades et hygiène populaire.

## Sommaire

	Page		Page
Le service de santé d'une armée moderne	13	Nouvelles de l'activité des sociétés : Alliance	
Avec un convoi de blessés et malades à travers la Suisse . . . . .	19	des samaritains suisses. Comité central .	24

## Le service de santé d'une armée moderne\*)

Dans la lutte formidable déchaînée par la guerre actuelle, les secours à donner aux blessés et aux malades ne sont pas un des moindres soucis des gouvernements et des commandants d'armées. Sans doute, ceux qui dirigent et ceux qui exécutent la relève des blessés, leur transport, les soins qu'ils doivent recevoir, ne sont et ne seront jamais que les serviteurs modestes des autres, des rudes combattants des tranchées.

Mais dans le service sanitaire d'une armée il peut y avoir tant de zèle, tant d'abnégation, et, pour mieux dire, tant d'amour, que l'on ne peut que s'incliner devant ces dévouements obscurs. Et puis, dans la zone des obus, les risques ennobliennent tous les actes: quand la mitraille siffle et vient frapper d'humbles brancardiers, ces braves soldats peuvent mourir tranquilles: ils ont fait leur devoir et ont bien mérité de la patrie!

\* \* \*

Occupons-nous donc un instant de ce service si important et dont on parle si peu; voyons ce que devient un soldat blessé, par quelles étapes douloureuses il doit passer avant d'être admis, loin du front de combat, dans le silence d'une salle d'hôpital...

Dans toutes les armées, chaque groupe de combattants, chaque compagnie, chaque batterie, chaque escadron, possède dans ses rangs un certain nombre de soldats du service de santé: des infirmiers et des brancardiers. Ceux-ci sont munis d'une petite trousse contenant les pansements et les médicaments les plus indispensables; en outre ils ont à leur disposition des civières. Ces soldats ne quittent pas l'unité à laquelle ils sont incorporés, et doivent, en toute occasion, donner aide et assistance à leurs camarades.

Une attaque est-elle déclenchée, ils sortent des tranchées avec leurs frères d'armes, les accompagnent dans l'espace

\*) Cet article et les clichés qui l'accompagnent ont été obligeamment mis à notre disposition par la rédaction du *Messenger boiteux*, de Berne et Vevey, dans lequel ils ont paru.

découvert balayé par les balles, bouleversé par les obus, fauché par les mitrailleuses.

Profitant de toutes les aspérités du terrain, ils atteignent en se défilant et en rampant, les camarades tombés et doivent chercher à les placer dans quelque endroit à l'abri du feu de l'ennemi. C'est une tâche dangereuse et difficile, puisqu'il s'agit de porter secours, en face de l'ennemi, en terrain découvert, pénible

impossible de discerner exactement sur quoi l'on vise, et que l'ennemi arrose de ses obus « tout ce qui bouge », il est naturel que les infirmiers, qui portent les premiers secours aux blessés, ne soient point épargnés par les balles. Dans certains engagements, le plus grand nombre de ces sauveteurs ont été blessés ou tués. On a dès lors cherché à les remplacer par des « chiens sanitaires ». Ces chiens dres-



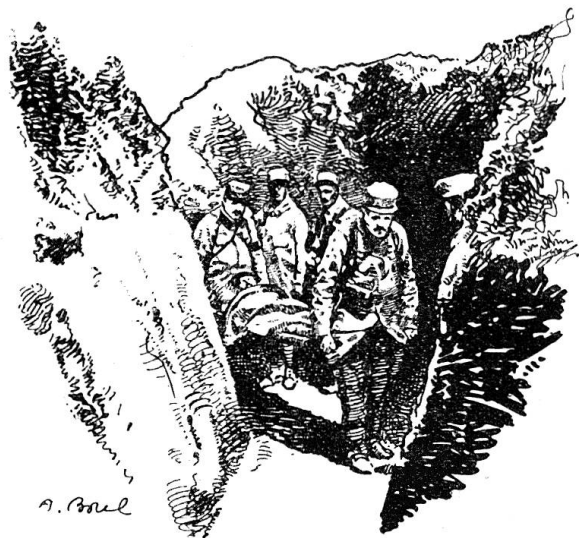
à traverser, à des hommes tombés qu'il faut secourir et souvent transporter sous le feu. Les pansements se font au moyen du paquet individuel que chaque homme porte sur lui. Dans toutes les armées ces « cartouches à pansements » ont été introduites et rendent d'inappréciables services. Elles se composent en général d'une compresse de mousseline stérilisée et d'une bande de toile servant à fixer le pansement sur la blessure.

Dans les combats modernes, alors que l'on tire à des distances telles qu'il est

sés à la recherche des hommes tombés, tels ceux du St-Bernard, portent sur eux de quoi reconforter les blessés, et c'est par milliers qu'on compte, dans la guerre actuelle, les hommes qui ont dû la vie à l'arrivée opportune de chiens du service de santé.

Dès que le combat se déplace ou que le feu devient moins meurtrier, les sections d'infirmiers et de brancardiers qui sont adjointes aux corps de troupes entrent en action. Après avoir attendu à couvert, après avoir organisé un poste de secours,

une place de pansements, peut-être dressé une tente et préparé l'indispensable, ces compagnies sanitaires parcourent « en râteau » le champ de bataille. Leur but est de rechercher puis de transporter les



Dans les tranchées

blessés, de les grouper en quelque endroit à l'abri des projectiles, puis de venir les chercher avec des fourgons d'ambulance, des civières, des charrettes, des automo-

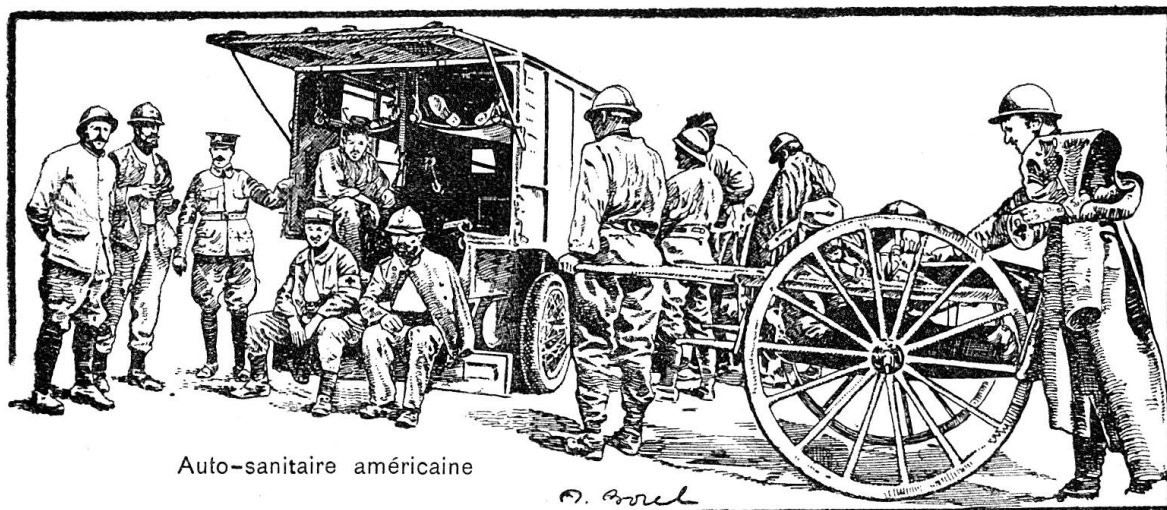
Presque toujours ce travail se fait de nuit, pendant une accalmie du combat, et c'est un lugubre spectacle que celui offert par cet endroit où les blessés affluent par groupes, se soutenant les uns les autres, couverts de sang, couverts de boue, têtes livides qu'enserrent des bandages, bras en écharpe, etc.



Hors des tranchées

Les civières se succèdent où semblent dormir des faces de cire...

Dans une activité fiévreuse on fait un triage sommaire parmi tant d'hommes



Auto-sanitaire américaine

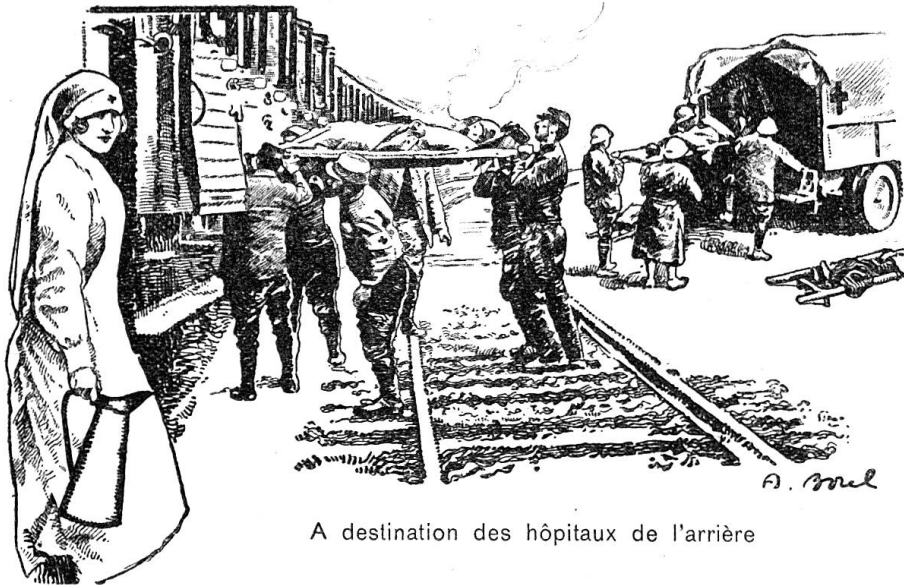
biles, etc., pour les transporter jusqu'au poste de secours où les médecins militaires feront les pansements d'urgence, arrêteront les hémorragies et calmeront par des piqûres de morphine ceux dont les souffrances sont intolérables.

atteints des blessures les plus diverses. Ici c'est le groupe de ceux qu'on pourra évacuer à pied, là celui des hommes plus gravement atteints et pour lesquels un transport assis est nécessaire; plus loin, les fracturés, les éventrés, les déchiquetés

qui ne pourront être évacués que couchés, ...là-bas enfin ce sont les moribonds, ceux pour lesquels tout transport est devenu inutile et superflu, ...puisqu'ils vont mourir!

équipages harassés, ...c'est le calvaire qui continue jusqu'à la station d'étape.

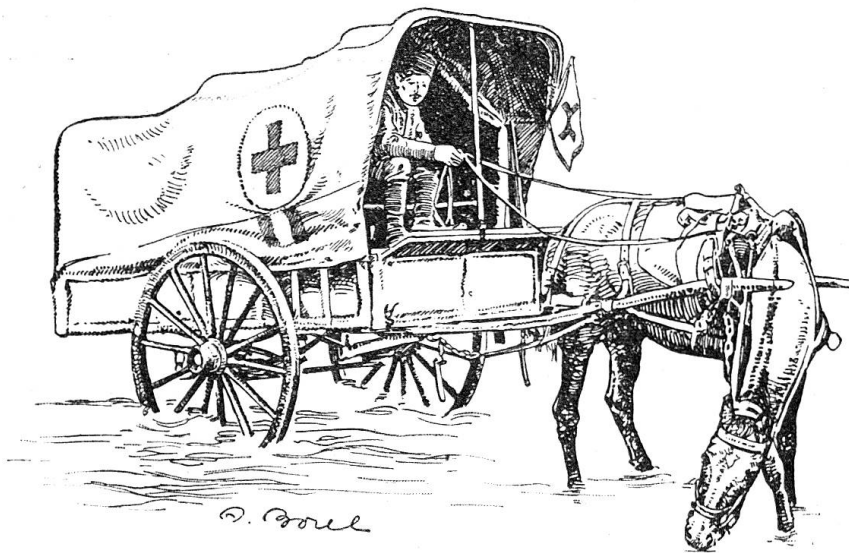
A l'étape nous trouvons en général une ambulance établie dans une localité : les



A destination des hôpitaux de l'arrière

Bientôt l'évacuation commence : à la lueur des falots, les blessés sont glissés dans les auto-ambulances, sur les chars de réquisition, les fourgons. On les place

fermes, les églises, les maisons spacieuses ont été réquisitionnées, transformées en hôpitaux de campagne. On y a placé des matelas, ou tout au moins de la litière,



Transport de blessés dans les Balkans

sur tous les véhicules à disposition, sur ceux qui ont amené de la munition ou des approvisionnements, et, par les routes souvent défoncées, pleines d'ornières où s'enlisent les chariots au pas cahotant des

peut-être les habitants ont-ils pu fournir quelques lits; et c'est dans cette formation improvisée souvent à la hâte, que les blessés et les malades vont être hospitalisés temporairement. Ils y sont à couvert,



à l'abri des intempéries, et c'est pour l'instant l'essentiel.

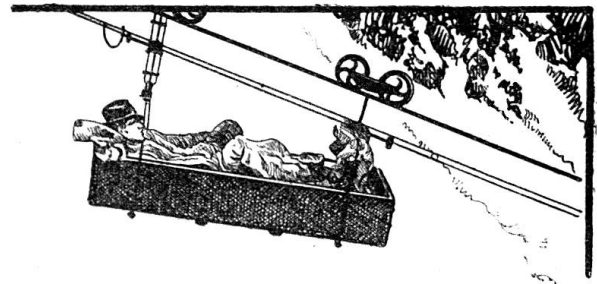
A mesure qu'ils arrivent, les blessés sont examinés, souvent les pansements doivent être refaits, parfois une opération urgente s'impose. Dans ce cas le blessé est transporté dans une salle d'opérations improvisée où l'attendent les chirurgiens.

Impossible, cela se conçoit, de faire ici autre chose que de la chirurgie d'urgence, mais grâce à ces interventions hâtives, combien de combattants ont pu être sauvés !

Dès que faire se peut, les blessés et les malades qui ne pourront se rétablir en quelques jours et retourner au front, seront dirigés plus en arrière encore, à l'intérieur du pays, en dehors de la zone de guerre. On les transportera jusqu'à la gare la plus rapprochée où des trains sanitaires les recueilleront.

Ces trains spéciaux composés de wagons-ambulances dont chacun peut contenir quelque vingt brancards, possèdent un wagon-cuisine, un autre où peuvent travailler les médecins et les pharmaciens, et plusieurs voitures de 1<sup>re</sup> et 2<sup>me</sup> classes dans lesquelles prendront place les blessés et malades pouvant voyager assis.

Souvent hélas, après des engagements particulièrement sérieux, ces trains de la Croix-Rouge sont trop peu nombreux, de sorte que l'on est obligé d'en former d'autres, bien moins confortables, dans lesquels on empilera les évacués dans des



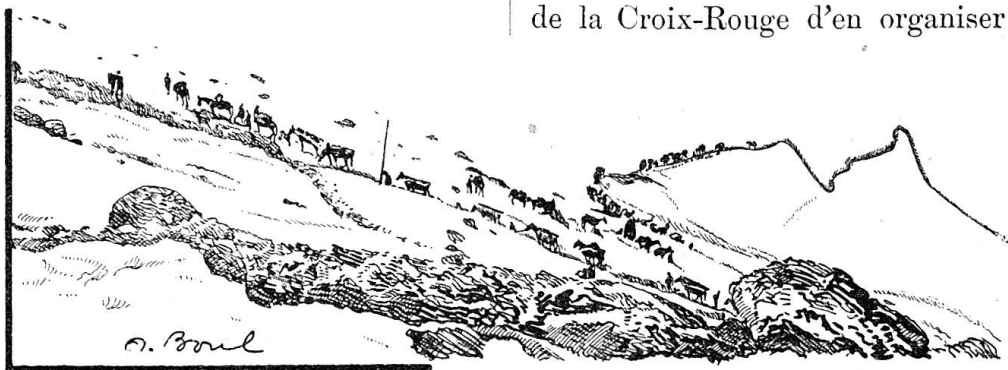
wagons de 3<sup>me</sup> classe ou même dans des fourgons.

Lentement, car les voies sont encombrées par tous les convois qui vont au front ou qui en reviennent, les blessés, grelottant de fièvre, sont ainsi acheminés à l'intérieur du pays. En cours de route le ravitaillement se fait en général par des cuisines de gares, installées par les soins de la Croix-Rouge.

Dès qu'un train de blessés est signalé, les dames de la Croix-Rouge, les samaritaines, les bienveillants, s'efforcent de préparer le repas destiné aux malheureux qui passent. A peine le convoi est-il entré en gare que déjà les tasses de bouillon circulent et que chacun reçoit la nourriture qu'on a pu préparer.

Et puis le train continue jusqu'à la station qui lui est assignée, parfois fort loin, de sorte qu'il met plusieurs jours à l'atteindre, et où des hôpitaux ont été installés pour recevoir tous ces hommes mis hors de combat.

En temps de guerre, tous les hôpitaux existants deviennent trop petits, insuffisants d'emblée. C'est le devoir des sociétés de la Croix-Rouge d'en organiser de nou-

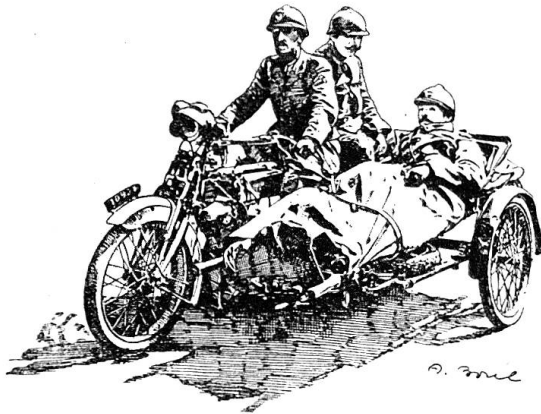


veaux. On les improvise dans les écoles, dans les hôtels, dans les théâtres, les fabriques, les salles de concerts, ou encore dans de vastes maisons particulières. C'est ainsi que là où jadis on n'entendait que

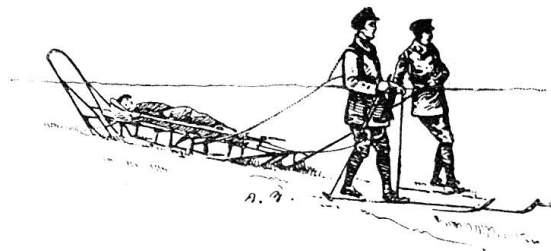
nes, jusqu'à leur complet rétablissement, ...ou leur mort!

\* \* \*

En parcourant ces lignes dans lesquelles nous avons montré les phases diverses



Tricar avec place pour le docteur



Les ambulanciers en ski

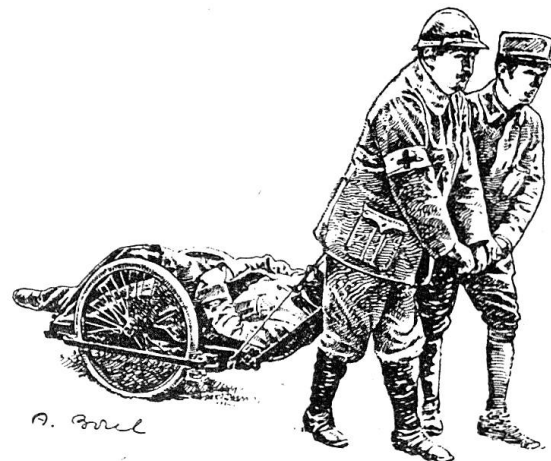
le bruit des machines, là où se donnaient des fêtes, des concerts, on voit aujourd'hui s'aligner les longues théories de lits d'où

et pénibles par lesquelles un blessé doit passer depuis l'instant où les brancardiers l'ont relevé devant l'ennemi jusqu'à celui



A. Borel

Entr'aide mutuelle



A. Borel

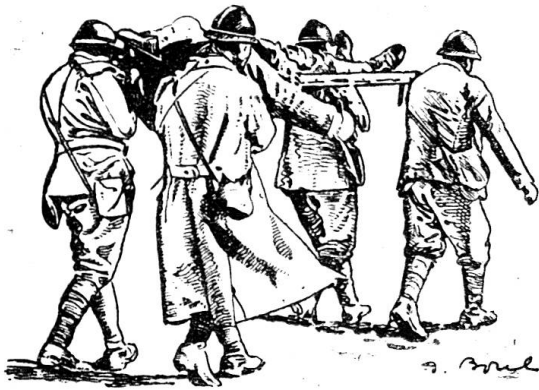
Voiturette-brancard

partent, étouffés, des gémissements et parfois des sanglots.

Entourés d'affection, soignés, soutenus et réconfortés par les bonnes Sœurs et les infirmières de la Croix-Rouge, les pauvres blessés devront passer là de longues semai-

où les victimes de la guerre entrent dans la sereine atmosphère d'un hôpital auxiliaire, nos lecteurs auront pu se rendre compte combien difficile est l'activité du service de santé en temps de guerre.

Sans doute tout n'y est pas pour le



mieux dans le meilleur des mondes, mais ce que l'on peut affirmer lorsqu'on a vu fonctionner ce complexe service d'une armée en campagne, c'est que, dans la mesure des perfections humaines, il est parfaitement organisé grâce à la prévoyance de chefs habiles, de médecins dévoués, et au zèle éprouvé par trois ans de guerre d'un personnel méritant.

C. DE MARVAL

Lt.-Col. du Serv. de santé suisse.

## Avec un convoi de blessés et malades à travers la Suisse

Mademoiselle Hélène Bolomey, infirmière de La Source, raconte comme suit dans *La Source* (n° 12, 1917) ses souvenirs de voyage de Sierre à Lyon et de Lyon à Davos, en septembre 1917 :

Il est 1 h. quand, par un temps brumeux, nous quittons Lausanne et c'est à 3 1/2 h., mais par un soleil magnifique, que nous mettons pied sur le sol valaisan. Là, nous trouvons l'adjudant de Charrière, accompagné de deux sanitaires. Jusqu'à 4 1/2 h. nous nous promenons un peu et c'est à 5 h. 20 que nous prenons possession de notre wagon, d'ailleurs très confortable. Il y a, de chaque côté, une double rangée de couchettes superposées; le linge en est très blanc; dans une armoire nous trouvons du linge en suffisance, de la vaisselle, une lampe à alcool, des cuvettes, des baquets, etc., etc.; dans un tiroir il y a des désinfectants: lysol, alcool, puis du coton hydrophile, des cartouches à pansements; en un mot, une vraie pharmacie de voyage.

Nous pouvons faire du thé, du café, des bouillons Knorr et nous possédons, chose précieuse, des boîtes de lait condensé. Nous avons des brocs pour l'eau chaude et pour l'eau froide.

Dans notre wagon il y a quatorze couchettes, quelques tabourets, une chaise longue et une table. Il y a pour chaque homme des crochets pour suspendre les vêtements et à proximité immédiate des étagères où l'on pose les crachoirs, car tous les malades que nous emmènerons sont atteints de tuberculose pulmonaire. Notre premier malade arrive à 5 1/4 h.; il vient de Montana. De la station Sierre-Montana à celle de Sierre C. F. F., le pauvre garçon veut encore marcher, en s'appuyant sur les bras de deux amis venus pour lui faire leurs adieux, très brièvement d'ailleurs, car tous les yeux sont humides. Deux minutes plus tard le train de Brigue arrive. Notre wagon y est attelé en queue jusqu'à Aigle, où l'on nous gare jusqu'à l'arrivée des soldats de Leysin. Durant le trajet Sierre-Aigle, nous faisons ample connaissance avec notre petit Belge. Il a 24 ans, a été fait prisonnier à Charleroi en 1914; il a été pendant quatorze mois interné en Allemagne, puis envoyé en Suisse, d'abord à Morgins, puis à Montana. Il est atteint de tuberculose pulmonaire et de sciatique à la jambe gauche. Son récit semble lui faire oublier ses malheurs, car je constate qu'il a l'air heureux